



 HARLEQUIN

*A la folie...
passionnément*

Julia James

COLLECTION
Coup de Coeur

JULIA JAMES

A la folie... passionnément

éditions  HARLEQUIN

Collection : Coup de Cœur

*Cet ouvrage a été publié en langue anglaise
sous le titre :*

THE MISTRESS'S SECRET

*Traduction française de
ANNIE LEGENDRE*

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

Coup de Cœur® est une marque déposée par Harlequin S.A.

Photos de couverture

Arabesques : © JAPONKA/ROYALTY FREE/FOTOLIA

Fleurs : © ROYALTY FREE/DYNAMIC GRAPHICS

Texture : © GALYNA ANDRUSHKO/ROYALTY FREE/FOTOLIA

© 2004, Harlequin Books S.A. © 2011, Traduction française : Harlequin S.A.
83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 9782280226561 — ISSN 11594837

1.

Alanna Richards passait nonchalamment en revue les robes de cocktail suspendues sur leurs cintres. Protégées par un film transparent, toutes portaient le nom d'un grand couturier. Un petit sourire d'autodérision se dessina sur ses lèvres. Elle aussi avait un jour possédé une telle garde-robe. Avec des tenues toutes plus magnifiques et seyantes les unes que les autres. A cette époque-là, elle devait impérativement paraître à son avantage.

Chaque jour.

Et chaque nuit.

Son sourire se crispa. Des souvenirs, enfouis depuis longtemps, remontèrent soudain à la surface. Un visage lui apparut, un visage aux yeux sombres, brûlants de désir.

Elle laissa retomber sa main brusquement et se remit en marche, foulant silencieusement les épaisses moquettes. Il était plus que temps de rejoindre Maggie et les garçons. Ce moment de faiblesse était ridicule. A quoi bon ressasser le passé ? Ses souvenirs étaient soigneusement enfermés tout au fond d'elle, et elle n'avait pas le droit d'ouvrir la boîte de Pandore. Jamais.

Peut-être un jour, quand elle serait une vieille femme,

elle les laisserait s'échapper pour les contempler à loisir. Mais pour le moment, ce n'était pas prudent.

Pas prudent du tout.

Elle se dirigea d'un pas décidé vers les escaliers roulants du plus grand et du plus prestigieux des grands magasins londoniens, dont, à une époque, elle avait été une cliente attitrée.

Cela faisait une éternité qu'elle n'y avait pas remis les pieds. D'ailleurs, ce jour-là, ce n'était pas elle qui en avait eu l'idée. C'était Maggie qui avait insisté pour faire visiter aux garçons le département des jouets et les vitrines merveilleusement décorées pour Noël.

« Pas pour acheter quoi que ce soit, bien sûr ! » s'était exclamée en riant son amie, gentille jeune femme qui, comme Alanna, élevait seule son petit garçon. « Juste pour regarder. Ben et Nicky seront tellement contents ! »

Et en effet, ils s'étaient bien amusés, poussant des cris d'extase devant les jouets tous plus sophistiqués les uns que les autres et s'émerveillant devant la magie du décor. Les deux garçons étaient habitués à « regarder seulement » quand il s'agissait de jouets. Ni Maggie ni Alanna n'avaient les moyens de leur offrir ces cadeaux sophistiqués.

Un vif sentiment de regret lui serra brièvement le cœur. Parfois, elle ne pouvait s'empêcher de se demander si elle avait eu raison de se débarrasser de l'argent de Nikos comme elle l'avait fait. Et c'était toujours au moment des fêtes que lui venait ce genre d'idées.

Non, c'était la meilleure chose à faire. La seule chose à faire. Il s'agissait d'un argent auquel elle n'avait pas droit. Le peu qu'elle avait gardé avait suffi jusqu'à ce jour pour subvenir à leurs besoins, à Nicky et à elle-même. L'an

prochain, quand le petit garçon commencerait à fréquenter l'école, elle pourrait chercher du travail et ses finances s'en porteraient mieux.

Mais plus jamais, plus jamais elle ne porterait de telles toilettes. Toutes ces robes magnifiques, dont les prix n'étaient même pas affichés, n'étaient pas faites pour elle. Plus maintenant.

Elle aperçut une blonde impeccablement moulée dans un tailleur de grand couturier qui considérait, la moue aux lèvres, une magnifique robe en lamé. Dire qu'elle avait été une femme de ce genre ! A cette idée, un petit frisson la parcourut.

La femme devait avoir un peu moins de trente ans, comme elle, et son corps soigné, sa coupe de cheveux dont pas une mèche n'avait échappé à l'art du coiffeur, tout en elle disait qu'elle ne faisait rien d'autre de ses journées que de s'occuper de son apparence.

Exactement comme elle, il y avait... une éternité.

Alanna ralentit sa marche pour mieux observer l'inconnue. Oui, elle avait été exactement comme ça. Toujours en train de chercher ce qu'il pouvait y avoir de meilleur pour elle. Habitée par la seule obsession de paraître toujours absolument fabuleuse.

Alanna prit le temps d'observer l'inconnue. Elle aussi avait passé son temps, tout son temps à s'efforcer d'être la plus belle.

Pour Andréas.

Les souvenirs l'assaillirent de nouveau, la prenant à la gorge, lui coupant le souffle. C'était ici que tout s'était passé, dans cet univers factice de luxe et d'argent. Et voilà que, à la seule vision de ces robes de soirée, le fragile rempart

qu'elle avait érigé, jour après jour, année après année, venait de s'effondrer. Un rempart destiné à la protéger d'un homme. Un seul homme.

Andréas Andreakos.

Grec. Riche. Beau.

Fantastiquement, merveilleusement, irrésistiblement beau. Depuis ses épais cheveux bruns jusqu'à ses jambes longues et puissantes.

Un homme qu'elle ne reverrait jamais.

Le visage d'Andréas se levait maintenant derrière le rideau de ses paupières, tourmentant sa mémoire. Cet angle arrogant de sa mâchoire, ces pommettes hautes, et ces yeux noirs, si sombres, abrités par des cils si longs, si épais que c'en était presque un scandale chez un homme !

Tout, dans ce corps d'homme, souple et viril à la fois, qu'elle avait jadis connu si intimement, était réussi...

Mais à ces souvenirs, sa bouche se contracta en une grimace de dépit.

Elle n'avait jamais connu Andréas Andreakos. Elle avait connu son corps comme il avait connu le sien... Oh ! Comme il l'avait connu... et honoré ! Mais lui, elle n'avait jamais su qui il était vraiment. Il ne l'avait jamais permis. Toujours, même dans la merveilleuse tourmente de leur union physique, au milieu des moments les plus intenses de leur plaisir, il avait maintenu une distance, sans jamais la laisser s'approcher de lui. S'approcher vraiment.

Maintenant, la mélancolie et la tristesse faisaient place à la colère et à l'amertume. La douleur amère qu'elle avait refoulée pendant cinq longues années explosait en elle en une lente spirale, suffocante, insupportable.

Pourquoi souffrir ? Elle savait bien à l'époque qu'Andréas ne l'aimerait jamais.

Pire que cela. Il la haïrait toujours.

Elle avait vu cette haine jaillir de ses yeux, brûlante comme une coulée de lave, tranchante comme un couteau plongé en plein cœur. De la haine pour ce qu'elle avait fait à sa famille, à son propre frère.

Une autre émotion la traversa alors, envahissant sa bouche comme un acide âcre. Elle s'efforça de la refouler, elle aussi, mais en vain. Elle s'imposa, la submergeant bientôt, menaçant de la renverser.

Le remords.

Le remords envers Nikos, qui était mort à cause d'elle.

Alanna se força à rouvrir les yeux. Elle devait oublier, revenir dans le monde réel. Se laisser reprendre par la banalité des choses. Il fallait qu'elle oublie cette nuit terrible. La nuit de la mort de Nikos.

Son regard se posa sur la première chose qui se présenta. Et ce fut cette blonde sophistiquée qui tâtait d'une main experte l'étoffe scintillante de la robe en lamé, se demandant si elle mettrait suffisamment en valeur sa beauté. Alanna la considéra d'un œil vague, encore perdue dans la brume de ses souvenirs.

Tout à coup, la femme tourna la tête. Alors, un sourire éclaira son visage. Un sourire de bienvenue, de plaisir, et de satisfaction. Une satisfaction presque animale.

Un homme traversait les rayons à longues enjambées, se dirigeant tout droit vers la femme blonde qu'il devait couvrir de cadeaux en échange de partager sa couche. Elle souriait et il lui souriait.

Alanna sentit ses jambes lui faire défaut. L'espace se mit à tourner autour d'elle. Quelle horrible coïncidence !

Non, c'était impossible !

Et pourtant... c'était vrai.

Le sang lui battait les tempes, l'assourdissant presque.

Pour la première fois depuis toutes ces années, ces interminables années, elle revoyait Andréas Andreakos.

2.

Alanna était incapable de bouger. Elle restait comme paralysée tandis qu'en face d'elle, Andréas s'approchait de sa maîtresse.

De la femme que, peut-être, il aimait.

L'éclat et l'agitation de ce magasin de vêtements de luxe s'évanouirent. Les années s'évanouirent. La jeune femme se retrouvait soudain derrière le comptoir de la minuscule boutique d'objets de luxe d'un grand hôtel alors que le plus bel homme qu'il lui ait été donné de voir se dirigeait droit vers elle.

Il s'approchait avec un sourire et le cœur de la jeune femme prit son envol comme un oiseau plongeant dans le vide. Et, tel un oiseau, elle s'apprêtait à s'abattre à ses pieds, à se prosterner dans un geste d'adoration pour sa beauté parfaite.

— Pourriez-vous faire un paquet cadeau pour cet objet ? demanda-t-il, son regard parcourant brièvement son interlocutrice avant de se reporter sur la cascade de foulards multicolores suspendus sur un présentoir. De longs doigts bronzés sélectionnèrent rapidement un foulard de soie beige orné de roses aux nuances délicatement déclinées.

— Je prendrai celui-ci.

Le décrochant de son support, il le posa devant elle sur le comptoir. Puis son regard se reporta sur la jeune femme. Et s'attarda.

— S'il vous plaît, ajouta-t-il.

Alanna s'arracha à l'espèce de transe qui s'était emparée d'elle depuis l'arrivée de l'inconnu. Grand, brun, le teint mat, il était vêtu d'un costume gris acier à la coupe impeccable et il avait des yeux... des yeux qui faisaient chavirer son cœur.

— Oui, oui monsieur. Tout de suite, balbutia-t-elle d'une voix étranglée. Voulez-vous que je le fasse porter à votre chambre ou préférez-vous attendre ?

Comment avait-elle pu prononcer ces deux phrases, elle aurait été incapable de le dire.

C'était à cause de ces yeux. Non, de cette bouche. De tout, en fait. Il avait des yeux si noirs, mais avec une lumière, tout au fond, comme un croissant d'or sombre dans un puits de ténèbres. Elle aurait voulu se laisser glisser tout au fond, glisser, glisser...

— J'attendrai... si ce n'est pas trop long, dit-il.

Sa bouche était généreuse, bien dessinée, parfaite. La voix était grave et mélodieuse, avec un accent d'ailleurs, un accent des bords de la Méditerranée.

Alanna, noyée dans ses sensations, s'entendit murmurer :

— Très bien, monsieur.

Et, machinalement, sa main se tendit pour saisir le papier d'argent.

Elle tremblait, incapable de quitter le visage de l'inconnu du regard. Mais il fallait qu'elle réagisse. Elle ne pouvait pas rester là, à regarder cet homme. Il fallait qu'elle emballe ce foulard. C'était ce qu'il attendait d'elle, n'est-ce pas ?

Comment elle s'en sortit, elle aurait été incapable de le dire. L'homme restait devant elle, parfaitement immobile,

les yeux posés sur la tête inclinée de la jeune femme tandis que ses doigts s'emmêlaient dans le ruban d'or et les ciseaux. D'ordinaire, Alanna était habile, mais ce soir-là, on aurait dit qu'on lui avait jeté un sort.

Pendant tout ce temps, il ne dit rien. Mais elle sentait croître son impatience.

Une fois, il jeta un regard à sa montre. Elle le vit du coin de l'œil faire un vif mouvement du poignet et perçut l'éclat pâle de l'or sur la peau mate.

Finalement, ce fut fait et la jeune femme, d'un dernier geste habile avec la lame du ciseau, fit boucler joliment le ruban brillant. Et, avec un soulagement indicible, elle fit passer l'étiquette devant le lecteur électronique et enregistra le code-barres. Le prix de ces babioles de luxe l'étonnait toujours. Elle aurait pu s'offrir une tenue complète avec ce que coûtait ce minuscule chiffon de soie. Mais tout ce qui se vendait dans cet hôtel cinq étoiles la surprenait. Et le plus étonnant, c'était qu'il existât des gens qui pouvaient se permettre de s'offrir tout cela.

A commencer par un séjour dans un tel endroit.

A l'évidence, pour l'homme qui était devant elle, la question ne se posait même pas. Alanna avait appris à reconnaître le vrai luxe. L'habillement et les accessoires de l'inconnu rassemblaient ce qui se faisait de mieux dans le genre. Tout en lui, depuis son costume impeccablement coupé jusqu'à l'extrémité de ses fines chaussures de cuir italiennes, respirait le luxe et l'argent.

Tout en lui, dans son corps et dans son allure, était parfait.

Et, de nouveau, il allait falloir qu'elle le regarde ! Impossible d'achever la transaction les yeux rivés sur son comptoir. Dans un immense effort, comme si un poids énorme était posé sur sa nuque, la jeune femme leva les yeux.

— Voulez-vous régler tout de suite, monsieur ? Ou dois-je porter ceci sur votre note ?

Quand leurs yeux se rencontrèrent, Alanna sentit son cœur faire un nouveau plongeon et un petit cri s'étrangla dans sa gorge contractée.

Une fraction de seconde, le regard de l'inconnu se rétrécit, comme s'il la regardait vraiment pour la première fois, puis il sourit.

L'impatience nerveuse qui ne l'avait pas quitté s'évanouit comme par enchantement et le regard sombre l'enveloppa tout entière.

La caressa tout entière.

A sa grande confusion, Alanna se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux. Quelque chose changea dans le regard de son interlocuteur. Maintenant, il avait l'air amusé.

Et c'était encore pire.

— Mettez-le sur mon compte, ordonna-t-il de sa voix profonde. Chambre 1209.

— Et c'est à quel nom, monsieur ?

Prenant le ticket qu'elle lui tendait, il le signa.

— Andreakos, mademoiselle. Andréas Andreakos.

Puis, prenant entre deux doigts le mince paquet argenté, il murmura :

— *Kalispera, thespinis.*

Et il s'en alla.

Grec, pensa-t-elle alors confusément. Cet homme est grec.

Grec. Riche. Et beau.

Et maintenant, toujours dans un cadre luxueux, cinq ans après qu'il avait bouleversé sa vie, Andréas Andreakos réapparaisait.

Incapable de faire le moindre mouvement, elle le regardait. Chaque muscle de son corps était paralysé.

Et lentement, dans un insupportable ralenti, elle le vit rejoindre la femme, elle vit son regard se poser sur elle puis, comme attiré par un aimant, s'élever au-dessus de la tête blonde, opaque, indéchiffrable, pour rencontrer celui d'Alanna.

Il ne parut pas la reconnaître tout de suite. Puis, les yeux noirs se durcirent, prirent la teinte dure du minéral.

La jeune femme vacilla. Elle avait l'impression d'avoir été atteinte en plein cœur.

Ignorant le sourire de la femme qui l'accompagnait, il se dirigea droit vers Alanna, le bruit de ses pas étouffé par l'épaisse moquette. La blonde le suivit des yeux, étonnée, et son étonnement se teinta d'un franc mépris quand elle eut jaugé sa rivale du moment. Et quelle rivale ! Une femme vêtue d'un simple jean et d'un pull informe, un vieux trench-coat plié sur le bras, les cheveux en désordre, le maquillage quasi inexistant. Tout en elle exprimait la plus totale stupéfaction.

Alanna attendait, stoïque. Elle attendait Andréas Andreacos, l'homme qui avait été tout pour elle et pour qui elle n'était maintenant plus rien. Pire que rien.

Il s'arrêta à moins d'un mètre d'elle, son regard chargé de haine.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? dit-il à voix basse entre ses dents serrées.

3.

Sa voix était la même, profonde, agrémentée d'un léger accent. Mais la colère la rendait âpre, désagréable. Comment une femme qu'il avait bannie à jamais, pour être sûr qu'elle ne ferait de plus mal à aucun membre de sa famille, osait-elle réapparaître ainsi devant lui ?

Alanna sentit alors une colère presque hystérique lui monter à la gorge. Dieu du ciel ! S'imaginait-il qu'elle était venue exprès ici, dans l'espoir absurde de le rencontrer ? Lui, un homme qu'elle était persuadée ne plus jamais revoir de sa vie ? Tandis qu'elle le dévisageait, les yeux écarquillés, elle aperçut dans son champ de vision un homme à l'allure patibulaire qui attendait près de l'escalier roulant.

Son garde du corps. Quand il était à Londres, Andréas Andreakos ne sortait jamais, ou presque, sans son garde du corps. Il était riche, très riche, et donc il pouvait être la cible des malfrats. Et des séduisantes vénus aux mains avides...

C'était ce qu'Andréas pensait d'elle, elle le savait. Elle n'avait été dans sa vie qu'une femme de plus, pressée de plonger ses mains cupides dans son portefeuille.

Elle baissa les yeux. Sur ce point, il avait eu partiellement raison. Elle avait été stupéfaite par la richesse de son amant, incrédule devant la manière désinvolte avec laquelle

il dépensait autant pour elle, qui n'avait jamais connu le luxe. Ayant eu une enfance difficile et modeste, elle avait presque perdu la tête, se gavant de belles et bonnes choses comme un chaton lapant un bol de crème après des jours de privation.

L'abondance de biens l'avait révélée à elle-même et elle s'était épanouie sous la profusion de cadeaux, dans la fréquentation du monde du luxe et de la beauté, se laissant emporter à la suite d'Andréas dans un tourbillon magique, heureuse du regard envieux que lui lançaient les autres femmes.

C'était elle qu'il avait choisie parmi mille autres. Il l'avait sortie de sa boutique pour la mettre dans son lit. Et elle avait obéi avec ferveur, avec empressement, impuissante devant le désir impérieux de son séducteur.

— Eh bien ? reprit la voix tranchante d'Andréas, s'inclinant dans les pensées de la jeune femme.

Comme au premier jour de leur rencontre, Alanna fut incapable de trouver ses mots. Mais il fallait dire quelque chose, n'importe quoi.

— Rien, murmura-t-elle d'une voix presque inaudible. Elle répéta plus fort :

— Rien.

Le souvenir de la dernière fois qu'ils s'étaient parlé revenait l'assaillir. Le souvenir de ses derniers mots lors de l'enterrement de son frère, Nikos.

— Putain ! Sale petite putain meurtrière.

Elle avait fait un pas de côté, cherchant à s'esquiver. Mais des doigts de fer s'étaient plantés dans la chair tendre de son bras.

— Laisse-moi partir !

Un long moment, son regard s'était abîmé dans le puits sombre des durs yeux noirs.

Et de nouveau le présent disparut et le passé refit surface.

Moments de tourment et de bénédiction. D'agonie et d'extase.

Oh ! Andréas. Elle l'avait tant aimé ! Elle s'était jetée à ses pieds, mais il n'avait pas voulu de son amour. Il ne voulait que son corps. Et il s'était convaincu qu'elle n'était qu'une de ces aventurières intéressées uniquement par l'argent.

Les yeux d'Andréas soutenaient son regard, ses yeux de velours sombre traversé d'étoiles. Et elle sut, au plus profond de son être, que ce n'était pas seulement sa richesse et sa puissance qui l'avaient captivée. C'était lui, chaque pouce de sa personne, chaque élan de sa sensualité impérieuse et douce à la fois, de son amour, qui pouvait la faire fondre d'une simple caresse.

Le souvenir de leur premier baiser explosa en elle comme un feu d'artifice.

Il était revenu à la boutique le lendemain soir et avait posé le foulard plié sur le comptoir.

— Il paraît que ce n'est pas la bonne couleur.

Il était visiblement contrarié, presque impatient.

— Souhaitez-vous l'échanger ?

Quand elle l'avait vu passer le seuil de l'étroit espace, Alanna avait essayé en vain de réprimer les battements de son cœur. Elle avait pensé à lui toute la nuit, se tournant et se retournant dans le lit étroit de son modeste deux-pièces, situé dans un quartier excentré de Londres. Le visage de son bel inconnu s'imposait derrière ses paupières closes et elle ne pouvait l'en chasser. Elle ne voulait pas l'en chasser.

Elle voulait penser à lui. Rêver à lui. S'endormir avec lui.

Et maintenant, il était là de nouveau.

Soudainement, presque brusquement, il avait repris le foulard et l'avait drapé sur les épaules de la jeune femme, soulevant d'un doigt léger le rideau de ses cheveux.

Elle avait cru s'évanouir, le souffle coupé.

Il lui avait souri, la contrariété dans son regard laissant place à une expression amusée.

— Sur vous, dit-il, sa voix rauque faisant fondre la jeune femme, ces nuances sont absolument parfaites.

Et, comme dans un film, tenant toujours les extrémités du foulard, il l'avait attirée à lui et s'était penché sur son visage offert.

Son baiser avait été comme une bénédiction. La bouche généreuse d'Andréas effleurant la sienne, s'appropriant ses lèvres avec une savante lenteur. Elle avait été incapable de faire un geste.

Puis, continuant à lui sourire, il l'avait libérée.

— Dînez avec moi ce soir ! S'il vous plaît...

Et elle avait accepté. Aussi simplement que ça. Sans une arrière-pensée. Sans une question. Elle avait fermé la boutique et l'avait suivi dans le hall de l'hôtel comme un agneau. La seule chose qu'elle était parvenue à dire, à demi terrifiée que cela pût le faire changer d'avis, fut une remarque toute simple :

— Je ne suis pas assez habillée.

S'interrompant dans sa progression, il avait parcouru d'un bref coup d'œil l'élégante petite jupe droite, couleur brun cigare, et la blouse de soie blanche au col haut.

Son expression avait imperceptiblement changé et elle avait alors senti les battements de son cœur s'accélérer.

— Vous êtes... parfaite. Allons-y !

Et c'est ainsi que tout avait commencé. Il l'avait conduite dans un merveilleux restaurant où chaque met avait le goût

de l'ambrosie. Puis il l'avait emmenée à son hôtel, l'avait fait monter dans sa suite, avait ouvert sa blouse, minuscule bouton par minuscule bouton et, avec une savante lenteur, avait fait descendre la jupe de la jeune femme le long de ses hanches étroites. Et, quand elle avait été nue, complètement nue, il l'avait emportée dans son lit, puis jusqu'au paradis.

Un paradis qui avait duré six mois. Six longs mois d'une flamboyante splendeur.

Avant que ne vienne le temps de l'amertume.

Et maintenant, si longues années plus tard, malgré la douleur et le dépit, un seul regard d'Andréas Andreakos pouvait rallumer les flammes de la passion.

La lueur dans son regard s'éteignit et il la repoussa.

Elle vacilla, fit quelques pas en arrière, cherchant une issue d'un regard affolé.

Elle ne sut jamais comment elle réussit à s'enfuir. Mais, tandis qu'elle atteignait l'escalier roulant, agrippant frénétiquement la rampe pour ne pas tomber, le souffle court, elle faillit ne pas remarquer une silhouette qui, discrètement, lui avait emboîté le pas.

4.

Andréas Andreakos jeta un coup d'œil sur l'adresse qui venait d'apparaître sur l'écran de son agenda électronique. Puis il l'éteignit.

Non, il ne donnerait pas suite. Pas question de renouer avec une femme qui avait détruit son frère.

Seulement son frère ?

La question restait en suspens dans son cerveau, comme une provocation, et il la repoussa énergiquement. Non, il ne laisserait pas Alanna Richards le détruire. Il n'éprouvait plus rien pour elle que du désir.

Elle avait été sa maîtresse. Un point c'est tout.

Bien sûr, elle avait été différente des femmes à qui il avait affaire d'ordinaire. Ce n'était pas seulement à cause de sa beauté, naturelle, authentique, qui avait attiré son regard de connaisseur dès qu'il l'avait vue dans la boutique de l'hôtel. Ni parce qu'elle avait répondu immédiatement à son désir par le même désir, soumis, fervent. Ce qui avait fait la différence, c'était qu'elle n'avait rien de commun avec ses maîtresses habituelles, expertes, sophistiquées et, finalement, d'une terrible froideur.

Oh, bien sûr, lui avait-elle appris lors de leur première nuit d'amour, il y avait eu ce petit étudiant qui lui avait

pris sa virginité, lors d'un camp d'été. Mais ce qu'elle avait surtout retenu de cette expérience, c'était comment ne pas avoir de plaisir. Sous ses mains expertes, la jeune femme avait appris l'art de l'amour et s'était montrée une élève ardente et soumise. Andréas avait aimé lui enseigner les joies de l'amour physique, il avait aimé l'emmener dans ce voyage au paradis des sens. Et il avait découvert avec un étonnement joyeux qu'en retour elle avait étendu les frontières de ce paradis.

Il ne s'était pas attendu à cela. Pour lui, au début, Alanna n'était qu'une conquête parmi d'autres.

Les souvenirs affluèrent, ceux de la première fois... La chevelure brune de la jeune femme comme une auréole de nuit sur la blancheur immaculée de l'oreiller, ses grands yeux bleus aux pupilles dilatées par le plaisir, son corps frémissant dès qu'il la touchait...

Il jeta brusquement son téléphone portable sur son bureau et se leva. Ce n'était pas seulement lui qu'elle regardait avec admiration, mais l'aura de richesse qui l'entourait, il ne fallait pas qu'il l'oublie. Au début, il avait été amusé devant l'étonnement ravi avec lequel elle le regardait dépenser son argent pour elle, lui achetant de beaux vêtements, l'emmenant dans des endroits magiques, lui faisant mener dans son sillage une vie de luxe et d'indolence. Cette vie avait révélé la jeune femme à elle-même.

Alanna était devenue gourmande. Elle en avait voulu davantage. Et n'avait eu de cesse que de l'obtenir. D'abord, elle avait essayé de le prendre au piège du mariage et, quand il lui avait fait clairement comprendre qu'il n'avait pas l'intention de lui offrir un paradis doré pour la vie, elle avait changé de cible. Elle s'était retournée vers son frère.

Vers le timide, le malléable, le fragile Nikos.

Elle avait planté ses petites griffes cruelles dans sa proie et ne l'avait plus lâchée. Jusqu'à ce qu'il l'épouse.

Ensuite, elle l'avait détruit.

Elle l'avait trahi à peine quelques semaines après leur mariage et cela l'avait tué.

Andréas traversa son bureau en deux enjambées et sortit, claquant la porte derrière lui.

C'était le hasard qui les avait remis en présence l'un de l'autre. Un mauvais hasard. Mais il lui était impossible d'oublier cette flèche de désir qui l'avait traversé dès qu'il l'avait vue, aussi belle que jadis. De sa seule présence, elle éclipsait toutes les autres femmes.

Il n'y penserait plus. Il s'empresserait d'oublier ce malencontreux hasard. Pendant toutes ces années, il avait tout fait pour l'oublier, et il y était parvenu. Elle avait pris l'argent de Nikos et avait fui.

Bon débarras !

Il ne penserait plus jamais à elle.

Alanna vida l'évier et le rinça. Puis elle entreprit d'essuyer les assiettes. Nicky dormait dans sa chambre, épuisé par un après-midi passé à la piscine municipale avec son copain Ben. Un sourire attendri naquit sur les lèvres de la jeune femme. Ils n'étaient pas riches, mais son fils avait une enfance heureuse. C'était son principal souci dans l'existence.

Son sourire vacilla. Nicky grandirait sans père et bien que ce soit une chose très répandue maintenant — prenez Maggie, par exemple, abandonnée par son compagnon dès qu'il avait appris qu'elle était enceinte —, c'était pourtant une perpétuelle angoisse pour Alanna. Mais quelle sorte de père aurait été Nikos, s'il avait vécu ?

Elle poussa un profond soupir. A quoi bon ressasser tout

ça ? Nikos était mort. Bien sûr, elle se sentirait coupable de cette mort jusqu'à la fin de ses jours, mais le passé était le passé. Il fallait qu'elle aille de l'avant. Cette partie de sa vie était morte pour elle. Et Andréas aussi...

Comme elle l'était sans doute pour lui.

Lorsqu'elle l'avait revu dans ce magasin, il y avait trois mois de cela, cela avait été un véritable traumatisme. Mais elle s'en était remise. Elle était passée par bien pire. Et malgré le choc, elle ne s'était pas laissé submerger. De toute façon, rien n'avait changé. Andréas la haïssait toujours.

Alanna sentit une angoisse familière étreindre son cœur, la même que celle qu'elle avait ressentie au cours des mois cauchemardesques qui avaient suivi sa fuite. Elle s'était vite reprise ; elle avait Nicky. Une nouvelle vie, avec son fils, s'ouvrait devant elle.

La vie lui avait fait un merveilleux cadeau, après tout.

La sonnette de la porte la fit sursauter. Ce ne pouvait être Maggie, à une heure pareille. Ben devait dormir, lui aussi.

Même si son appartement se trouvait dans un quartier paisible, elle ne put s'empêcher de frissonner. Elle traversa le plus silencieusement possible la petite entrée et regarda par le judas. La sonnette résonna de nouveau, avec force. Dans la pénombre de l'escalier, on ne voyait pas grand-chose. Elle ne distingua qu'une haute silhouette masculine, vêtue d'un costume sombre. Le visiteur n'avait vraiment pas l'allure d'un cambrioleur, mais on ne savait jamais et elle fixa la chaîne avant d'ouvrir.

— Alanna ?

Elle connaissait cette voix, profonde, légèrement chantante.

— Alanna ! Ouvre !

Ce n'était pas une requête. C'était un ordre. Une main carrée, aux longs doigts minces, poussa le battant.

Comme un automate, elle ouvrit la porte. C'était Andréas. Elle le regarda, hébétée.

— Que viens-tu faire ici ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

Les yeux du visiteur se posèrent sur elle.

Son regard noir était insondable, mais l'éclat dont il brillait, elle le reconnaissait. Même après ces années solitaires.

Le désir.

Andréas finit par entrer, et elle ne fit rien pour l'en empêcher. Ses genoux tremblaient. Lorsqu'il vit sa réaction, il ne put réprimer un sourire. Un sourire cynique et moqueur.

Mais ce n'était pas d'elle qu'il se moquait. C'était de lui-même.

Il baissa sur elle des yeux brûlants d'un feu sombre.

La jeune femme restait toujours figée, incapable du moindre mouvement. Silencieusement, il glissa sa main derrière la nuque d'Alanna, caressant de ses doigts la peau nue et tiède tandis qu'il l'attirait contre lui.

Un torrent de sensations l'envahit.

— J'ai encore envie de toi, murmura Andréas Andreakos en posant sa bouche sur la sienne.

Un bref instant, Alanna essaya de résister. Puis, avec un gémissement rauque, elle s'abandonna.

Le désir traversa Andréas comme une lame. Il la voulait de toute son âme. Il avait faim de ce corps mince pressé contre le sien, soif de sa bouche entrouverte, de ses seins dressés contre son torse.

Il avait tout fait pour lutter contre ce désir. Pendant trois mois, il s'était efforcé de ne pas penser à elle, de l'oublier. Mais la revoir comme ça, tout à coup, avait rallumé soudain la braise sous la cendre.

Et la flamme brûlait maintenant, le traversant de part en part, consumant sa chair et son sang. Il fallait qu'il l'aime encore une fois.

Tout de suite.

5.

Alanna s'abîmait dans un vertige de sensations. Sa conscience s'était évanouie, submergée par la passion dévorante qu'Andréas avait éveillée en elle. Enfin, après tout ce temps, elle le serrait dans ses bras. Elle se pressait contre son corps musclé, gémissait sous ses baisers. Elle colla ses hanches contre celles d'Andréas, émue de la réponse immédiate que lui fit son corps.

Il n'y eut pas une parole. Seules comptaient les sensations et le bonheur de retrouver ce qu'elle croyait perdu à jamais.

D'une main, Andréas fit glisser la fermeture Eclair de son jean.

— Où ? murmura-t-il contre sa bouche.

— Par là.

Les mots avaient jailli d'eux-mêmes et elle se laissa emporter dans la chambre plongée dans la pénombre.

C'était absurde. C'était complètement fou. Il fallait qu'elle l'arrête. Il fallait qu'elle s'arrête...

Mais c'était impossible. Elle n'avait plus aucune volonté. Une force irrésistible avait pris possession d'elle.

Silencieusement, avec des gestes à la fois vifs et caresants, Andréas la déshabilla complètement puis la renversa sur le lit.

— Je te veux. Il faut que tu sois à moi. Encore une fois. Les mots étaient sortis de sa bouche, durs, rocailleux. Et, dans l'obscurité, sans un mot, avec des caresses affaîmées, il la prit.

Le même feu qu'autrefois s'empara de leurs deux corps, les enfermant en même temps dans le vertige de la volupté. La possession d'Andréas était totale, absolue. La passion avec laquelle elle lui répondait l'était tout autant. Ensemble, ils assouvirent l'envie qu'ils avaient l'un de l'autre dans un brasier splendide, qui consuma leurs deux corps dans une apothéose de jouissance.

Elle cria, étouffant son cri contre l'épaule de son compagnon, ses ongles s'enfonçant dans la chair ferme de son dos. Il pesait sur elle, les yeux clos, silencieux. Mais sa bouche adoucie, ses narines frémissantes disaient combien il avait joui avec elle de cette communion qui, l'espace d'un instant, les avait ramenés vers le passé.

Puis il s'abandonna, immobile et lourd sur le corps épuisé d'Alanna.

Elle entendait son propre cœur cogner sourdement dans sa poitrine. Et lentement, très lentement, elle prit conscience de ce qui venait de se passer. Mais avant qu'elle ait pu prononcer un mot, essayer de trouver un sens aux émotions qui la submergeaient, Andréas se laissa rouler sur le côté et resta allongé, silencieux, dans le noir.

Elle pouvait sentir son bras peser sur sa poitrine. Certes, il y avait encore cette proximité-là entre eux, mais il lui paraissait maintenant aussi éloigné que les étoiles.

Il prononça quelques mots en grec qu'elle ne comprit pas. Puis, en anglais cette fois, il dit :

— Je vais t'installer dans un appartement au centre

de Londres. Cette fois, notre relation devra rester secrète. Même mon père doit ignorer que je t'ai retrouvée.

Sa voix était dure, incisive.

Alanna sentit la colère monter en elle comme une houle amère. Horrifiée, elle prenait maintenant pleinement conscience de ce qui venait de se passer. Mais si son esprit était maintenant envahi par l'horreur et l'incrédulité, son corps lui, vibrait encore du plaisir qu'il venait de recevoir.

Pleine de dégoût, la jeune femme s'écarta vivement et bondit hors du lit. Mais elle ne fut pas assez rapide et, d'une main ferme, il l'immobilisa sur le lit.

— Laisse-moi, ordonna-t-elle d'une voix rauque.

Il eut un rire âpre.

— Pas question ! Mets-toi bien ça dans la tête. Le destin n'aurait pas dû nous remettre face à face. J'ai résisté pendant trois mois. Et j'ai perdu. Je veux que tu sois de nouveau ma maîtresse.

Elle eut un sursaut.

— Tu es fou !

Il rit encore. Elle lui fit face. Dans la demi-pénombre, ses traits paraissaient plus accentués, donnant à son visage une expression inquiétante. Ses yeux brillaient d'un étrange feu sombre.

— Oui. Je suis fou. Après tout ce que tu m'as fait... Dieu m'est témoin ! Tu es tricheuse, cupide, sans parole. Mais cela m'est égal. Tu as détruit mon frère, et cela m'est égal. Son corps n'était pas encore refroidi dans sa tombe que tu t'enfuyais avec l'argent que tu lui avais pris. Et cela m'est égal !

Posant sa main libre sur la hanche de la jeune femme, il l'attira à lui. Tout le corps d'Andréas était tendu. Ses yeux brûlaient d'une flamme dure.

— Tu avais l'air si naïve, la première fois que je t'ai vue ! J'ai dû tout t'apprendre. Comment as-tu pu me faire ça ?

Tandis qu'il parlait, sa main bougeait lentement, suivant le contour de sa hanche.

Cette fois, elle eut la force de le repousser. Un bref instant, il insista, mais finalement, il la laissa s'échapper. Elle se leva, les jambes incertaines, affreusement consciente de sa nudité.

Et de celle d'Andréas.

— Je veux que tu t'en ailles, murmura-t-elle d'une voix sourde. Immédiatement !

Il se leva à son tour. Son corps splendide luisait dans l'ombre. Elle sentit alors une douce chaleur s'insinuer tout au fond d'elle et recula précipitamment. Le regard d'Andréas balaya la petite chambre, l'entrée minuscule.

— Tu es tombée bien bas, dit-il avec une grimace de mépris. Il ne t'a pas fallu longtemps pour dilapider l'argent de Nikos. Ne t'inquiète pas, je vais m'occuper de te renflouer. Mais...

— Dehors !

La voix de la jeune femme n'était plus qu'un cri. Elle rassembla ses vêtements, enfila son T-shirt surdimensionné avec des mains tremblantes. Il lui arrivait à mi-cuisses, cachant l'essentiel.

Andréas, lui, se rhabilla posément, sans cesser de la regarder.

— Tu as toujours été intéressée par l'argent des Andreakos, reprit-il sur le ton de la conversation.

Elle se mit à trembler. Comment pouvait-il lui dire une chose pareille ? Il était venu la chercher jusque chez elle, il l'avait littéralement emportée dans son lit et maintenant...

L'incrédulité l'envahissait tandis que les mots d'Andréas,

durs, cruels, l'atteignaient en plein cœur comme autant de flèches acérées.

— Tu auras une pension mensuelle, poursuivit-il en enfilant la chemise que, tout à l'heure, dans l'élan de la passion, elle lui avait presque arrachée. Je serai généreux. Mais n'espère pas obtenir davantage de moi. Dis-moi...

Il planta de nouveau son regard dans le sien tandis qu'il rattachait posément ses boutons de manchette.

— Combien de temps t'a-t-il fallu pour dépenser l'argent de mon frère ? Un an ? Deux ? Est-ce pour cela que tu étais dans ce magasin, l'autre jour ? Pour te mettre en beauté afin de remettre la patte sur un riche protecteur ? On dirait que ça ne t'a pas trop réussi !

Alors, Alanna cessa de trembler. Une froide colère, violente, irrésistible l'envahit. Pivotant sur elle-même, elle marcha droit vers sa penderie, en sortit une boîte de fer dont elle versa le contenu sur le lit. Elle en extirpa une enveloppe de papier mat qu'elle tendit à son interlocuteur.

— Lis ça, cria-t-elle. Vas-y. Lis !

Fronçant les sourcils, il saisit l'enveloppe, en sortit un feuillet qu'il déplia lentement.

La jeune femme vit l'expression de son visage changer. Les yeux d'Andréas revinrent sur elle, vifs, incrédules. La lettre, dont l'en-tête portait le nom bien visible d'un hôpital de Londres spécialisé dans la médecine infantile, retomba sur le lit.

— Tu l'as donné ! Tu as donné tout l'argent de Nikos ? s'exclama-t-il d'une voix blanche.

Elle le regardait, les bras croisés sur sa poitrine en un geste de défi.

Et soudain, rompant le lourd silence qui régnait maintenant dans la pièce, un cri parvint du fond de l'appartement.

— Maman !

La stupéfaction envahit le visage d'Andréas.

6.

Comme le cri de Nicky se répétait, plaintif, Alanna finit par se mettre en mouvement. Elle se précipita hors de la pièce, affolée. Ses cris avaient dû réveiller le petit garçon. Quelle idiote elle avait été d'avoir ainsi jeté cette lettre au visage d'Andréas ! Mais quand il l'avait insultée, quelque chose en elle avait réagi. Maintenant, il fallait qu'elle le fasse sortir de chez elle. Qu'elle lui ôte toute envie de revenir.

Le cri de Nicky était un désastre. Un désastre absolu.

Le petit garçon était assis dans son lit, perturbé d'avoir été réveillé mais encore à moitié endormi. S'asseyant sur le bord du lit, la jeune femme prit son enfant dans ses bras et, lui faisant un abri de son corps, le berça doucement.

— Ce n'est rien, mon chéri. Tu vas te recoucher et te rendormir. C'était juste un bruit à la télévision.

Mais Nicky se tordait le cou pour voir derrière son épaule.

Elle entendit quelques mots en grec, derrière son dos, et se figea. Puis un pas lourd retentit sur le parquet.

— Tu as un enfant ?

Elle serrait toujours son enfant dans ses bras, le dos tourné.

— Oui, articula-t-elle entre ses dents serrées. J'ai... j'ai rencontré quelqu'un d'autre. Mon... mon fils a trois ans. Tout juste.

Sa voix était tendue. Andréas allait-il la croire ?

Nicky pleurait dans ses bras. Parfaitement réveillé maintenant, il essayait de lutter contre ses tentatives pour le recoucher.

— Maman ! Qui est le monsieur ? demanda-t-il.

— Quelqu'un qui rend visite à maman. Dors, mon bébé.

Désespérément, elle le plaqua contre son oreiller mais il se redressa d'un coup de reins.

— Je ne suis pas un bébé ! J'ai quatre ans ! Bientôt quatre ans et demi.

Elle entendit alors une exclamation étouffée. Puis la pièce fut soudain illuminée. Des pas s'approchèrent et une main impérieuse se posa sur son épaule, l'écartant de l'enfant qu'elle essayait encore de protéger.

Et le visage du petit garçon apparut en pleine lumière.

Ses cheveux bruns, son visage mat éclairé par deux yeux noirs, les yeux des Andreakos... Seule la forme du petit visage était celle de sa mère.

Andréas jura entre ses dents.

— Que diable...

Sa voix tremblait. Dans le visage de ce petit garçon inconnu, le regard de son frère le détaillait avec curiosité.

Alanna remuait sa cuillère dans son café encore et encore. Elle mourait d'envie de le boire, elle avait désespérément besoin de caféine, mais il était trop chaud. De l'autre côté de la table, les paumes posées à plat sur la surface de bois vernis, Andréas la regardait, penché sur elle d'un air menaçant.

Elle se laissa aller contre le dossier de sa chaise.

— Donne-moi une bonne raison pour m'avoir caché l'existence de cet enfant. Une seule !

Ces paroles firent à Alanna l'effet d'un coup de poing et sa cuillère tomba sur le carrelage.

Une bonne raison ? Mais elle pouvait lui en donner des centaines !

— Il me semble que c'est évident, dit-elle d'une voix sèche.

Elle jeta un regard noir à Andréas.

Il la dévisageait toujours. Son visage était empreint de colère, mais pas seulement. Jamais elle ne l'avait vu manifester autant d'émotions. Elle ne lui avait jamais connu que trois émotions. L'amusement, au début de leur relation, quand elle avait été si impressionnée par lui, par le monde dans lequel il vivait. Le désir, quand, penché sur elle, il s'emparait de son corps, et cherchait dans son regard l'intensité de sa passion.

Et la colère.

Une immense colère qui avait pris le pas sur tout autre sentiment. Et même après toutes ces années, sa haine ne s'était pas tarie.

Mais cette fois, elle n'allait pas se laisser torturer et humilier par ses accusations. Elle allait lui donner une réponse. La seule qu'elle pouvait lui donner.

— Si je t'avais annoncé que je quittais la Grèce en portant un enfant, tu l'aurais apprécié ? Vraiment ?

Une lueur traversa fugitivement le regard d'Andréas.

— Cela aurait été une consolation pour mes parents.

Alanna eut un rire rauque.

— Belle consolation. Avec moi pour mère de leur petit-fils ?

— Ils t'auraient acceptée. Pour l'amour de leur petit-fils. Elle le regarda, bouche bée.

— Que veux-tu dire par « Ils t'auraient acceptée » ?

La bouche d'Andréas se durcit.

— Nous allons prendre le premier avion pour Athènes.

— Tu as perdu la tête ? répondit-elle.

— « Tu as perdu la tête » ! répéta-t-il avec un rire grinçant. Et toi, tu crois que tu as toute ta tête pour avoir laissé mon neveu vivre dans ce milieu sordide ?

— Cet appartement n'a rien de sordide ! Il est propre, éloigné de l'agitation du centre-ville. Et c'est tout ce que je pouvais me permettre une fois que...

Sa voix se brisa.

Le regard d'Andréas s'adoucit un peu. Il se leva.

— Pourquoi as-tu fait ça, Alanna ?

Il y avait quelque chose d'étrange dans sa voix. Elle savait qu'il faisait allusion à l'argent. Après tout ce dont il l'avait soupçonnée, ce n'était pas étonnant qu'il ne comprenne pas.

La jeune femme ferma les yeux, puis les rouvrit. Elle regardait Andréas sans le voir. Ce qu'elle revoyait, maintenant, c'était le visage tourmenté de Nikos, son mari. L'homme qui l'avait épousée pour la sauver et pour se sauver lui-même. Et qui les avait perdus tous les deux.

— Comment aurais-je pu le garder ? demanda-t-elle, le regard perdu dans sa tasse de café.

Un soupir rageur vibra dans l'atmosphère paisible de la petite pièce.

— Comment ? Très facilement, je suppose. C'est bien pour l'argent que tu as épousé mon frère, n'est-ce pas ?

Les doigts de la jeune femme se crispèrent sur sa tasse. Elle leva les yeux.

— Seulement pour une certaine sécurité matérielle. Et j'ai gardé juste assez d'argent pour ça.

Andréas jeta un coup d'œil involontaire sur la cuisine,

sur son mobilier désuet, ses appareils ménagers vétustes. Il s'arrêta sur le carrelage terni.

Elle le fixa d'un œil dur.

— J'ai déjà été pauvre, Andréas. Cela n'a pas été si difficile de revenir à la case départ. Ce quartier est habité par d'honnêtes travailleurs. Nicky a une vie agréable et saine. Quand il sera en âge d'aller à l'école, je chercherai du travail. Et je gagnerai de quoi lui payer ses études.

— Et quand il posera des questions sur son père ?

La question était brutale. Elle y répondit d'une voix mal assurée.

— De nos jours, beaucoup d'enfants vivent sans leur père. Ils ne s'en portent pas plus mal.

Andréas haussa les sourcils. Il avait soudain l'air si terrifiant qu'elle ne put retenir un frisson.

— Pas plus mal ? Mais peut-être s'en porterait-il mieux, s'il avait pu vivre avec lui. Quelle honte y aurait-il à être le fils de Nikos ?

Alanna se mit à se tordre les doigts.

— Je... je voulais dire...

— Tu n'as rien à répondre. Et moi, ce qui me semble important, c'est qu'un enfant a besoin de son père. Et il en aura un.

Elle ouvrit de grands yeux interdits.

— Il m'aura, moi, expliqua Andréas. Je vais l'adopter et je l'élèverai comme mon fils. Et toi, ajouta-t-il avec un sourire sarcastique, tu vas obtenir ce que tu convoitais tant. Tu seras ma femme.

Alanna devint livide.

Elle avait effectivement rêvé de devenir sa femme. Mais aujourd'hui, cinq ans plus tard, le rêve se transformait en cauchemar.

7.

— Tu ne veux pas dire que... Tu ne peux pas...

Alanna sentait qu'elle perdait ce qui lui restait d'assurance et de force. La pression était trop forte, et elle avait traversé trop d'émotions en si peu d'heures.

La veille encore, sa vie suivait son cours paisible. Et, tout à coup, Andréas y avait de nouveau fait irruption, exigeant son corps. Puis son enfant. Elle lui avait abandonné sans combat le premier. Mais elle ne voulait pas aller plus loin. Comment faire confiance à un tel homme ?

Andréas la toisait, l'air sombre, tandis qu'elle restait assise, tassée sur sa chaise devant sa tasse de café qui commençait à refroidir.

— J'ai l'intention d'élever le fils de mon frère comme s'il était le mien.

Son expression changea et il ajouta :

— Pourquoi cette réticence ? J'ai toujours pensé que tu voulais te faire épouser.

— A une époque oui, mais j'ai vite compris combien j'avais été stupide.

Il eut un reniflement de mépris.

— Stupide d'avoir cru que tu pourrais me pousser au mariage. Pour pouvoir mieux dépenser mon argent.

Il fit un grand geste des mains.

— Mais inutile d'en discuter plus longtemps. Puisque tu es la mère de mon neveu et que tu vas devenir ma femme, tu seras traitée généreusement. Et je sais, ajouta-t-il, tandis qu'une expression qu'elle connaissait bien s'allumait dans son regard, qu'au lit au moins, nous nous entendrons toujours.

C'en était trop ! Elle se leva, en repoussant violemment sa chaise contre le mur.

— Il n'est pas question que je t'épouse. Jamais !

Andréas, qui s'était rassis, se renversa tranquillement contre le dossier de son siège.

— Dans ce cas, attends-toi à une bataille juridique qui te fera regretter d'être venue au monde.

La jeune femme oscilla sur ses jambes.

— Aucune cour de justice digne de ce nom n'arracherait un enfant à sa mère ! protesta-t-elle d'une voix rendue aiguë par l'angoisse.

Le visage d'Andréas se durcit.

— Crois-tu que ton passé soit édifiant ? N'oublie pas que tu as été ma maîtresse parfaitement consentante pendant six mois. Tu as englouti tout ce que je t'ai donné, en attendant toujours plus. Tu étais prête à tomber enceinte simplement pour te faire épouser. Et quand j'ai vu clair dans ton jeu, tu as mis le grappin sur mon jeune frère de vingt-deux ans. Tout ce qui t'intéressait, c'était de te faire épouser et d'avoir un enfant. Et il n'y avait pas un mois que vous étiez mariés qu'il t'a trouvée avec un homme. Un homme qui a poignardé mon frère sans une seconde d'hésitation...

— Il est mort, lui aussi, chuchota Alanna. Ils sont morts ensemble, en tombant dans l'escalier pendant qu'ils se battaient.

La jeune femme sentait la nausée monter en elle tandis que la vision d'horreur s'imposait de nouveau dans son esprit. Elle revoyait, comme elle l'avait souvent fait pendant de nombreuses nuits de cauchemar, les deux hommes enlacés, leurs corps rebondissant sur les marches de marbre de l'interminable escalier de la maison de Nikos, à Athènes. Et elle entendait sa propre voix, hurlant, hurlant...

— Je n'aurais jamais dû accepter de l'épouser. C'est pour ça que j'ai rendu l'argent. Nikos est mort à cause de moi. Je n'avais aucun droit sur son héritage.

Elle tourna le dos, s'apprêtant à quitter la pièce.

Deux mains fermes, mais empreintes d'une certaine douceur tout de même, se posèrent sur ses épaules.

— Porter son enfant t'a-t-il fait prendre conscience de ce que tu avais fait ? Cela a-t-il mis en toi un peu de sens moral ? L'ombre d'un remords ?

Il y avait dans la voix d'Andréas cette même nuance étrange que lorsqu'elle lui avait montré la lettre de l'hôpital pour enfants. De l'indulgence ? De la compassion ?

Il la força à lui faire face et plongea son regard dans le sien. Son visage était grave.

— Tu ne peux pas priver Nicky des droits que lui confère sa naissance. Il a le droit de mener la vie qu'il aurait eue si Nikos avait vécu. Et d'avoir un père si c'est encore possible. Ta culpabilité t'a fait fuir, te cacher. Mais il faut que cela cesse. Tu dois le comprendre.

Comme ces paroles la blessaient ! Elle avait l'impression que la vie s'échappait de son cœur, comme si elle était maintenant une poupée de chiffon. Les yeux noirs d'Andréas plongeaient en elle comme s'il voulait lire dans son cœur.

Elle restait parfaitement immobile. Elle se sentait ense-

velie sous le poids de tout ce qui venait de lui arriver, de toutes ces émotions, de tout ce qu'elle devait garder pour elle afin que jamais Andréas ne l'apprenne.

Il reprit la parole, pesant soigneusement ses mots.

— Je ne t'offre pas le pardon. Je me sens incapable d'une telle générosité. Mais tu dois savoir que je comprends que tu aies éprouvé le besoin de chercher la satisfaction sexuelle avec un autre homme.

Alanna eut du mal à se retenir de hurler. Ainsi, voici ce dont il la croyait capable.

— Vraiment ? demanda-t-elle dans un souffle.

Il hocha la tête. Une lueur ironique brillait dans ses yeux. Mais il savait qu'elle n'était pas la seule à blâmer. Il lui en voulait autant qu'il s'en voulait.

— Je t'ai enseigné la passion. Tu ne l'as pas trouvée dans les bras de mon frère. Il était... Il ne savait pas s'y prendre avec les femmes. Après ce que nous avons partagé tous les deux, tu ne pouvais pas être heureuse avec lui.

Une ombre passa dans le regard d'Alanna. Elle baissa les paupières.

Il lui prit le menton pour la forcer à le regarder.

— Oses-tu dire le contraire ? Dans ce cas, tu me mens. Et tu te mens à toi-même.

Des doigts longs et minces caressaient sa joue et elle sentit son cœur faire un saut dans sa poitrine.

— Quand nous nous sommes retrouvés, cela faisait cinq ans que nous n'avions pas fait l'amour, reprit-il d'une voix sourde. Et la flamme brûle toujours. Le mariage est la meilleure solution. Nicky aura un père, tu auras de l'argent et tu vivras dans le luxe, comme tu le désirais. Et moi...

Il lui prit la bouche et la dévora de baisers.

— Et moi, acheva-t-il dans un souffle, je t'aurai.

— Allez ! Monte.

Nicky poussa un piaillage de plaisir tandis qu'Andréas l'installait à côté de lui dans le petit train. Son oncle rabattit la barre de sécurité et passa un bras protecteur autour des minces épaules.

— On est partis ! cria l'enfant tandis que le convoi s'ébranlait.

Alanna, debout derrière la balustrade, regarda le train rouler, d'abord lentement puis de plus en plus vite.

Un soleil printanier baignait le parc d'attractions, faisant paraître plus verts les arbres bourgeonnants et plus roses les massifs de rhododendrons. Les beaux jours allaient revenir, et malgré le chagrin et la solitude, elle fut prise d'une étonnante sensation d'exaltation.

La jeune femme se sentait étrange, irréelle. Elle était pleine d'une émotion qui menaçait de déborder, de la déposséder d'elle-même. Trois jours s'étaient écoulés depuis qu'Andréas avait sonné à sa porte. Mais cela aurait pu être aussi bien trois mois, ou trois ans.

Ce soir-là, il était resté pour la nuit. Il l'avait de nouveau caressée et embrassée jusqu'à faire disparaître la plus infime parcelle de résistance. Après l'amour, il l'avait prise dans ses bras et s'était endormi, le visage dans ses cheveux. Il la serrait très fort, comme s'il avait peur qu'elle s'enfuit en emmenant Nicky.

Mais elle était restée. Elle avait regardé son fils entrer dans sa chambre, le lendemain matin, et demander pourquoi le monsieur était toujours là. Andréas s'était assis et avait

invité Nicky, et l'ours en peluche qu'il serrait dans ses bras, à venir les rejoindre parce qu'il avait quelque chose à lui dire.

Et Alanna, le cœur gros, les yeux voilés de larmes, avait écouté Andréas expliquer au petit garçon qu'il était le frère de son père et qu'il allait épouser sa maman. Ensuite, ils prendraient tous les trois un beau bateau blanc pour la Grèce pour qu'il fasse connaissance avec ses grands-parents et ils passeraient quelques jours dans une maison au bord de la mer, avec une piscine.

Nicky l'avait écouté attentivement, ses grands yeux noirs écarquillés.

— Une piscine ? avait-il demandé, comme pour être sûr d'avoir bien entendu.

Andréas avait hoché la tête.

— On y va tout à l'heure ? s'était encore enquis le petit garçon, prêt à se lancer dans cette merveilleuse aventure avec tout l'enthousiasme de son jeune âge.

— Aujourd'hui, nous allons à Londres. Il faut que j'achète une bague pour ta maman afin que nous puissions nous marier et que je te fasse faire un passeport pour que tu puisses nous accompagner en Grèce.

Il se tourna vers Alanna et demanda :

— Je suppose qu'il lui faut un passeport ?

Sa voix avait changé. Il regardait la jeune femme qui, appuyée contre les oreillers, les écoutait, les yeux embués de larmes.

Il lui avait caressé la joue.

— Cela va aller, mon petit.

La douceur de sa voix avait pénétré Alanna jusqu'au plus profond d'elle-même.

Puis Nicky avait attiré de nouveau son attention.

— Vas-tu prendre ton petit déjeuner avec nous ? Moi, je

mange des toasts. Avec du pain complet, annonça l'enfant doctement.

Andréas lui sourit.

— Tu vas devenir très grand et très fort.

Nicky lui avait souri en retour, ravi de l'information.

Maintenant, elle regardait les deux hommes de sa vie tourner et tourner inlassablement sur le circuit du petit train, Nicky criant et riant et Andréas le regardant avec, sur le visage, une tendresse qu'elle ne lui avait jamais connue.

Elle sentit son cœur se serrer.

Elle savait qu'elle allait souffrir. Mais elle savait aussi qu'elle ne pouvait refuser la proposition d'Andréas. Pourquoi et comment était-ce arrivé, elle n'en avait pas la moindre idée. Sans doute le destin. Mais tout cela n'avait aucune importance, seul Nicky comptait.

L'entente entre le petit garçon et Andréas avait été immédiate. Instinctive. Il n'y avait eu de la part de l'enfant ni timidité ni réticence. Nicky avait simplement fait une place à Andréas dans sa vie et s'était tranquillement installé dans la sienne.

Tandis qu'elle les regardait rire et discuter, le cœur de la jeune femme s'était ouvert et elle avait éprouvé un soulagement, un sentiment d'apaisement qui l'avait confortée dans sa décision. Elle avait fait le bon choix. Nicky avait besoin d'Andréas. Il méritait de l'avoir comme père.

Mais Alanna savait avec la même certitude que cela impliquait de révéler un autre secret. Quel que soit le prix à payer.

Il fallait qu'elle trouve en elle l'énergie et le courage nécessaire pour affronter cet homme qui ne l'avait jamais aimée et qui ne l'aimerait jamais.

Mais un homme qui avait le droit de connaître et d'aimer son fils.

8.

Confortablement installée dans le fauteuil en cuir du jet privé qui volait vers Athènes, Alanna contempla un long moment les perles qui reposaient dans un écrin doublé de velours incarnat.

— Laisse-moi les mettre autour de ton cou, murmura Andréas contre son oreille.

— Non, ce n'est pas nécessaire. Elles sont exquises, je peux le voir, répondit-elle d'une voix tendue.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Alanna ? Jadis, tu aimais que je t'offre des bijoux.

La jeune femme leva les yeux.

— Peut-être que je ne suis plus si intéressée que ça, maintenant ?

Il se figea. Puis il sourit.

— Et peut-être que tu n'étais pas aussi intéressée que je le pensais. Peut-être que je n'avais pas conscience, à cette époque, de la vie démunie que tu avais connue avant de me rencontrer. Que je n'avais jamais compris combien mon argent pouvait te paraître incroyablement irréel.

— J'étais comme un enfant chez le marchand de bonbons, répondit Alanna, son regard glissant, au travers du hublot, sur le tapis de nuages qui déroulait sa blancheur laiteuse sous

eux. Je... je ne voulais pas me montrer avide, mais c'est vrai que je l'étais. J'ai pris tout ce que tu voulais bien m'offrir et cela m'a plu.

Elle tenta d'avaler la boule dure qui s'était formée dans sa gorge. Puis elle reporta son attention sur Andréas.

— Mais je ne suis plus comme ça, je le répète. Alors, je t'en prie, ne te crois pas obligé de m'offrir des bijoux. Si j'accepte de devenir ta femme, c'est seulement pour Nicky. Et je sais que c'est la même chose pour toi. Je n'en profiterai pas, Andréas. J'ai compris la leçon.

Bouleversée par un trop-plein d'émotions, la jeune femme se leva.

— Je vais vérifier que Nicky n'a besoin de rien.

Elle se hâta vers la petite cabine à l'arrière de l'avion dans laquelle un Nicky épuisé par l'excitation du mariage de sa mère et la perspective d'un nouveau pays à découvrir dormait à poings fermés.

« Il va falloir que je parle à Andréas, pensa-t-elle. Il va falloir que je lui dise la vérité, à propos de Nicky. »

Dès que l'épreuve des retrouvailles avec les parents d'Andréas serait derrière elle...

Andréas regarda Alanna s'éloigner. Il l'avait épousée dans l'intérêt de Nicky, bien sûr. Mais ce n'était pas seulement pour ça. Tout au fond de lui, il le savait.

Depuis longtemps.

Alanna, si douce et si tendre entre ses bras... Son beau visage tout illuminé par le plaisir. Alanna si gourmande, si généreuse...

C'était comme s'ils étaient revenus au début de leur liaison. C'était même mieux encore. Parce que maintenant, il savait qu'elle était aussi capable d'abnégation. Poussée par le remords,

elle avait donné l'argent de Nikos, ne gardant pour elle et pour son fils que le strict nécessaire.

Elle avait eu le courage de faire ça.

Et même maintenant, bien qu'elle soit sa femme, elle n'acceptait qu'il dépense son argent que pour son fils.

Le cœur d'Andréas se serra. Nicky, l'enfant de son cœur à défaut d'être celui de ses entrailles... Il avait éprouvé pour le fils d'Alanna un amour immédiat, brillant comme une flamme.

Alanna...

Il fallait que ce mariage fonctionne. Malgré tout ce qui s'était passé. Il ferait tout pour ça.

Alanna regardait stoïquement les parents d'Andréas avancer vers elle au travers de l'immense salon de réception de la maison des Andreakos, à Athènes. Jamais elle ne s'était sentie aussi tendue, aussi angoissée. Et la présence rassurante d'Andréas à son côté n'y changeait rien.

Et s'ils rejetaient Nicky parce qu'il était son fils ? Le fils de la femme qu'ils tenaient pour responsable de la mort de Nikos.

Il y eut une envolée de paroles en grec puis le père d'Andréas souleva Nicky et, le tenant devant ses yeux, l'examina avec un grand sourire.

Elle ne s'était pas attendue à cela. Emmerveillée, elle vit des larmes rouler sur le visage de l'homme d'âge mûr, buriné par le temps et le soleil. Puis ce fut le tour de sa femme qui se précipita vers le petit groupe et, enlaçant son mari et son petit-fils, couvrit le petit garçon de baisers, lui assurant que sa ya-ya l'aimait déjà et l'aimerait toujours.

Une bouteille de champagne fut débouchée joyeusement, on servit un grand verre de limonade pour Nicky, puis il y eut encore des mots en grec, des exclamations et des baisers.

Et enfin, passant à l'anglais, qu'elle parlait couramment, la mère d'Andréas se tourna vers Alanna.

— Oh, ma chère enfant ! Comme vous avez dû souffrir à cause de nous ! Mais je vous demande de tout mon cœur de nous pardonner pour le mal que nous vous avons fait.

Un silence attentif tomba dans la pièce.

Puis le père d'Andréas l'interrompit en tapant gaiement dans ses mains.

— Nicky ! Viens, que je te montre la piscine !

Sans hésitation, Nicky mit sa petite main dans celle de son grand-père et lui emboîta le pas. La mère d'Andréas marqua une pause, les yeux élargis par l'émotion. Elle posa une main fraîche sur l'avant-bras d'Alanna.

— Nous n'avons appris la vérité au sujet de mon pauvre Nikos que très récemment. C'est le fils d'un ami qui l'a laissée échapper. Et c'est seulement alors que nous avons compris pourquoi il est mort. Compris que ce n'était pas votre faute ! Mais Andréas, lui, il ne sait pas. Vous devez le lui dire, mon petit. Il faut qu'il sache, pour avoir enfin le bonheur auquel il a droit. Auquel vous avez droit tous les deux.

Elle embrassa Alanna et rejoignit dans le jardin son mari et son petit-fils.

Dès que la porte se fut refermée derrière elle, Andréas demanda :

— Que faut-il que je sache ? Qu'est-ce que j'ignore, à propos de Nikos ?

Alanna recula d'un pas. Un flot d'émotions contradictoires la submergea. La mère d'Andréas l'avait prise de court.

— Parle ! exigea Andréas d'une voix si tendue qu'elle coupa aussitôt court à ses tergiversations.

La jeune femme avala sa salive. C'étaient les parents

d'Andréas qui voulaient qu'elle parle. Qu'elle lui révèle le secret qu'elle avait promis à Nikos de garder pour elle à jamais.

— Nikos était homosexuel. Il m'a épousée dans l'espoir de le cacher. Le... le soir de sa mort, l'homme qui est venu chez nous n'était pas mon amant. C'était le sien. Quand il a appris que Nikos m'avait épousée, l'homme est devenu fou furieux. Et quand ils sont morts dans les bras l'un de l'autre, je n'ai pas eu le courage d'ajouter un chagrin supplémentaire à la peine de tes parents. Je n'ai pas trahi le secret que Nikos m'avait demandé de garder pour moi.

— Et tu nous as laissés croire que cet homme était venu pour toi. Tu as pris sur tes épaules la responsabilité de la mort de mon frère.

La voix grave d'Andréas ressemblait au battement d'un glas.

— C'était la moindre des choses. Je me sentais si coupable...

— Coupable ?

Un instant, elle ferma les yeux.

— Parce que je savais que je n'aurais jamais dû l'épouser. Mais il a tellement insisté le matin où...

— Quel matin ?

— Le matin où il est passé chez toi et qu'il a découvert...

La voix de la jeune femme s'étrangla dans sa gorge.

— Qu'a-t-il découvert ? insista encore Andréas en plongeant dans le sien son regard de braise.

— Que je te quittais.

Il la dévisagea.

— Que tu me quittais ? Mais je croyais que c'était justement pour épouser Nikos que tu partais !

Elle fit un lent geste de dénégation.

— Non, j'avais l'intention de te quitter, de toute façon.

Sans le quitter des yeux, la jeune femme avoua enfin le deuxième secret qu'elle cachait depuis si longtemps.

— J'étais tombée amoureuse de toi. Comme l'idiote que j'étais alors, je rêvais de devenir un jour ta femme. Mais tu ne voyais rien d'autre en moi que ta maîtresse. Je ne pouvais plus le supporter.

Le silence retomba dans la pièce. Puis Andréas s'éclaircit la gorge.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

Elle eut un rire âpre.

— Tu venais de me dire que je n'avais pas intérêt à tomber enceinte pour me faire épouser. Une déclaration d'amour me semblait plutôt mal venue.

— Je croyais à l'époque que tu épousais Nikos pour son argent. Mais quand il est mort, tu l'as donné. Alors, pourquoi l'as-tu épousé ?

Le troisième et dernier secret... Il fallait le lui dire maintenant !

Elle respira un grand coup, hésitant encore.

Mais Andréas revint à la charge :

— Si Nikos était homosexuel, comment as-tu pu avoir un enfant ?

Son regard était toujours opaque. Puis, lentement, elle y vit poindre une lueur de compréhension.

— Tu étais déjà enceinte quand tu m'as quitté ! s'exclama-t-il, le visage ravagé. Mais tu n'osais pas me le dire parce que je t'avais prévenue que je ne le souhaitais pas. Alors tu as épousé mon frère pour qu'il soit le père de l'enfant. Le père que je ne voulais pas être.

L'arrogant et fort Andréas Andreakos avait l'air complètement perdu. Alanna lui prit les mains.

— J'aurais dû te le dire. J'aurais dû te faire confiance pour devenir le père de Nicky même si tu ne m'aimais pas. Même

si tu ne voulais pas m'épouser. Tu avais raison de penser que j'étais intéressée par tout ce que peut apporter l'argent.

— En vivant dans une quasi-pauvreté, alors que tu aurais pu jouir de l'argent de Nikos, tu m'as prouvé que, pour toi, ce n'était pas l'essentiel. C'est moi qui n'ai pas eu confiance. Et c'est à cause de ça que je vous ai perdus tous les deux, mon fils et toi. Pendant cinq ans.

Le visage d'Andréas, dévasté par la souffrance et le remords, déchira le cœur de la jeune femme.

— Quand je te vois avec Nicky, je comprends que j'ai eu tort de le tenir éloigné de toi pendant tout ce temps. Tu l'aimes déjà comme ton fils. Quant à moi...

Elle respira à fond et acheva dans un souffle :

— Je serai une aussi bonne épouse que possible et je te promets de ne pas t'ennuyer avec... mes sentiments.

Il la dévisagea, visiblement médusé.

— Veux-tu dire que tu es toujours amoureuse de moi... après tout ce que je t'ai fait ?

Elle eut un sourire douloureux.

— L'amour ne se commande pas. Il est là, tout simplement. Mais je ne t'en parlerai plus. Je te le promets.

Quelque chose changea dans l'expression d'Andréas. Pour la première fois depuis que sa mère avait lâché sa petite bombe, elle vit son regard s'éclairer.

Plus que cela. S'illuminer.

La tension de ses épaules se relâcha et, portant les mains de la jeune femme à ses lèvres, il les baisa une à une.

— Tu peux m'ennuyer avec ton amour autant que tu veux, Alanna chérie. Parce que c'est un cadeau que je ne mérite pas et dont je m'émerveille encore.

Son expression s'adoucit, une lueur passa dans son regard.

Et, tenant les deux mains de la jeune femme sur son cœur, il posa sa bouche sur la sienne.

Et, pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, son baiser fut léger, et plein d'une infinie tendresse.

Puis il se redressa.

— Quand j'ai cru découvrir que c'était mon argent que tu aimais en moi, j'ai été blessé, furieux même. Et quand tu as épousé Nikos, puis qu'il est mort, j'ai été dévasté et mes sentiments se sont transformés en haine. Mais maintenant...

Il exhala un long soupir frémissant.

— Maintenant, reprit-il, le destin m'a donné une seconde chance en m'offrant deux merveilleux cadeaux : toi et notre fils. Et je vais vous aimer tous les deux comme les trésors de ma vie, ma chère et douce épouse. Mon cher amour...

Les larmes montèrent aux yeux d'Alanna et son cœur se gonfla de joie. Il effaça les larmes de ses baisers et la serra contre lui un long moment.

Puis il la prit par la main.

— Viens. Allons voir notre fils. Et marchons ensemble vers notre nouvelle vie.

Elle le suivit, enfin confiante, le regard illuminé de bonheur.

*Ce roman vous a plu ?
Retrouvez tous les deux mois 1 livre inédit
de la collection Coup de Cœur.*

www.harlequin.fr
www.facebook.com/lesEditionsHarlequin

Retrouvez
10 romans gratuits

H HARLEQUIN

SUR

www.decouvreharlequin.fr



Vous pouvez tous les télécharger !